

Comment, moi, avoir enlevé votre fils, moi qui fus votre ami, votre compagnon d'armes ! moi, homme de cinquante ans passés ! complètement absorbé par les plus hautes questions politiques, travaillant jour et nuit à refaire ma fortune pour conserver à mes enfants, la dignité et le rang que m'a légués mon père, je me serais introduit dans votre château pour enlever votre fils ! Croyez-vous que j'aurais reconnu les services que vous m'avez si généreusement rendus, par le plus grand des crimes ? Allons, duc, vous ne le croyez pas !—

Cependant, M. Gouzy, les preuves sont là, flagrantes et irrécusables ; M^{de} la duchesse pleure jour et nuit, la perte de son fils ! Serez-vous insensible aux douleurs si cruelles de mon épouse ?

Pour l'amour de mon épouse, pour l'amour des bonnes relations que nous avons toujours eues, rendez lui donc ce qu'elle a de plus cher au monde.

Je suis innocent de ce que vous m'accusez ! M. le duc.—

Vous niez M. Gouzy ! pour ne parler que de votre entrée dans mon château, à une heure tardive, ne vous y êtes-vous pas introduit ?—

Où, M. le duc, mais c'était simplement pour voir ma fille ; j'ignorais votre absence lorsque je m'y suis présenté.—

—Je n'ai pas à écouter les raisonnements plus ou moins spécieux, qu'il vous plait de me faire. Votre félonie envers moi a été flagrante ; j'ai toutes les preuves entre les mains.

Si vous ne me rendez mon fils, cette épée vous le fera rendre !—

M. le duc, vos menaces ne servent de rien ! la réputation de chevalier sans peur que je me suis acquise jusqu'à présent, me porte à ne pas trembler devant vous, même plus, à braver vos menaces dont je me ris.—